

1

au cabinet de travail

**LES LOISIRS DE LA POSTE**

Le poète ajoute que l'idée lui en vint à cause d'un rapport évident entre le format des enveloppes et la disposition d'un quatrain - par pur sentiment esthétique.

Rue au 23, Ballu. J'exprime  
Sitôt Juin à Monsieur Degas  
La satisfaction qu'il rime  
Avec la fleur des syringas

Monsieur Monet, que l'hiver ni  
L'été, sa vision ne leurre,  
Habite, en peignant Giverny  
Sis auprès de Vernon, dans l'Eure

Villa des Arts, près l'avenue  
De Clichy, peint Monsieur Renoir  
Qui devant une épaule nue  
Broie autre chose que du noir

Paris chez Madame Méry  
Laurent qui vit loin des profanes  
Dans sa maisonnette very  
Select du 9, Boulevard Lannes

Pour rire se restaurant  
La rate ou le charmant foie  
Madame Méry Laurent  
Aux eaux d'Évian, Savoie.

Adieu l'orme et le châtaignier !  
Malgré ce que leur cîme a d'or  
S'en revient Henri de Régnier  
Rue, au six même, Boccador

Apte à ne point te câbrer, hue !  
Poste et j'ajouterais : dia !  
Si tu ne fuis Il bis rue  
Balzac chez cet Hérédia.

Au fond de Saint-James, Neuilly,  
Le docteur Fourier n'a d'idée,  
Songeur, prudent et recueilli,  
Que de courtiser l'orchidée.

Rue, ouïs ! 22 Lavoisier  
Madame Degrandi qui lance  
La richesse de son gosier  
Aussi haut que notre silence.

Monsieur Mirbeau, Pont de l'Arche  
(Eure) Toi qui vois les Damps  
Facteur, ralentis la marche  
Et jette ceci dedans.

“J’abhorre les lettres, (que je ne reçois pas). Tu sais qu’une lettre m’agace au point que pendant deux jours, je ne peux plus travailler - quand elle ne me brise pas. C’est si banal au fond. On passe sa vie à penser d’adorables choses de ses amis, et, un beau jour, il faut que pendant une heure on prenne une plume pour lui griffonner les premières sottises qui vous viennent au cerveau. Ne me parle donc plus de lettres, de longs silences, tyran. On s’aime, pendant ces silences, et tout est mieux.”

“Mon bon Henri, Comprends donc mon silence : j’ai environ vingt lettres à écrire par mois, ou trente. Je les remets chaque jour ; ce sont des plaies qu’il faut rouvrir. Sans compter qu’une lettre me fait horreur de ma plume, et que je ne la reprends plus, pendant plusieurs jours qui suivent, pour mes compositions littéraires. Surtout ne m’en veuille pas si je ne t’écris pas plus souvent. Je suis malheureux d’une lettre une semaine entière, avant et après.  
Ton frère, Stéphane”

### **LA PIPE (*Divagations*)**

Hier, j’ai trouvé ma pipe en rêvant une longue soirée de travail, de beau travail d’hiver. Jetées les cigarettes avec toutes les joies enfantines de l’été dans le passé qu’illuminent les feuilles bleues de soleil, les mousselines et reprise ma grave pipe par un homme sérieux qui veut fumer longtemps sans se déranger, afin de mieux travailler : mais je ne m’attendais pas à la surprise que préparait cette délaissée, à peine eus-je tiré la première bouffée, j’oubliai mes grands livres à faire, émerveillé, attendri, je respirai l’hiver dernier qui revenait. Je n’avais pas touché à la fidèle amie depuis ma rentrée en France, et tout Londres, Londres tel que je le vécus en entier à moi seul, il y a un an, est apparu ; d’abord les chers brouillards qui emmitouflent nos cervelles et ont, là-bas, une odeur à eux, quand ils pénètrent sous la croisée. Mon tabac sentait une chambre sombre aux meubles de cuir saupoudrés par la poussière du charbon sur lesquels se roulait le maigre chat noir ; les grands feux ! et la bonne aux bras rouges versant les charbons, et le bruit de ces charbons tombant du seau

de tôle dans la corbeille de fer, le matin — alors que le facteur frappait le double coup solennel, qui me faisait vivre ! J'ai revu par les fenêtres ces arbres malades du square désert — j'ai vu le large, si souvent traversé cet hiver-là, grelottant sur le pont du steamer mouillé de bruine et noirci de fumée — avec ma pauvre bien-aimée errante, en habits de voyageuse, une longue robe terne couleur de la poussière des routes, un manteau qui collait humide à ses épaules froides, un de ces chapeaux de paille sans plume et presque sans rubans, que les riches dames jettent en arrivant, tant ils sont déchiquetés par l'air de la mer et que les pauvres bien-aimées regarnissent pour bien des saisons encore. Autour de son cou s'enroulait le terrible mouchoir qu'on agite en se disant adieu pour toujours.

**M** : *Lettre à Henri Cabanis*

Mon Henri,

Je t'envoie enfin ce poème de l'Azur que tu semblais si désireux de posséder.

### L'AZUR

De l'éternel azur la sereine ironie  
Accable, belle indolemment comme les fleurs,  
Le poète impuissant qui maudit son génie.  
À travers un désert stérile de Douleur

Fuyant, les yeux fermés, je le sens qui regarde  
Avec l'intensité d'un remords atterrant,  
Mon âme vide. Où fuir ? Et quelle nuit hagarde  
Jeter, lambeaux, jeter sur ce mépris navrant ?

Brouillards, montez ! versez vos cendres monotones  
Avec de longs haillons de brume dans les cieux  
Que noiera le marais livide des automnes  
Et bâtissez un grand plafond silencieux !

**M** : (...) Je te jure qu'il n'y a pas un mot qui ne m'ait pas coûté plusieurs heures de recherche, et que le premier mot, qui revêt la première idée, outre qu'il tend par lui-même à l'effet général du poème, sert encore à préparer le dernier. L'effet produit, sans une dissonance, sans une fioriture, même adorable, qui distrait, — voilà ce que je cherche. —

En vain ! l'Azur triomphe, et je l'entends qui chante  
Dans les cloches. Mon âme, il se fait voix pour plus  
Nous faire peur avec sa victoire méchante,  
Et du métal vivant sort en bleus angelus !

Il roule par la brume, ancien et traverse  
Ta native agonie ainsi qu'un glaive sûr ;  
Où fuir dans la révolte inutile et perverse ?  
Je suis hanté. L'Azur ! l'Azur ! l'Azur ! l'Azur !

**M** : Plus j'irai, plus je serai fidèle à ces sévères idées que m'a léguées mon grand maître Edgar Poe. Le poème inouï du corbeau a ainsi été fait."

#### **M : THE RAVEN**

ONCE upon a midnight dreary, while I pondered, weak and weary,  
Over many a quaint and curious volume of forgotten lore --  
While I nodded, nearly napping, suddenly there came a tapping,  
As of some one gently rapping, rapping at my chamber door.  
"T is some visiter," I muttered, "tapping at my chamber door --  
Only this and nothing more."

Ah, distinctly I remember it was in the bleak December;  
And each separate dying ember wrought its ghost upon the floor.  
Eagerly I wished the morrow; -- vainly I had sought to borrow  
From my books surcease of sorrow -- sorrow for the lost Lenore --  
For the rare and radiant maiden whom the angels name Lenore --  
Nameless here for evermore.

And the silken, sad, uncertain rustling of each purple curtain  
Thrilled me -- filled me with fantastic terrors never felt before;  
So that now, to still the beating of my heart, I stood repeating  
"T is some visiter entreating entrance at my chamber door --  
Some late visiter entreating entrance at my chamber door; --  
This it is and nothing more."

Presently my soul grew stronger; hesitating then no longer,  
"Sir," said I, "or Madam, truly your forgiveness I implore;  
But the fact is I was napping, and so gently you came rapping,  
And so faintly you came tapping, tapping at my chamber door,  
That I scarce was sure I heard you" -- here I opened wide the door;--  
Darkness there and nothing more.

## **L : LE CORBEAU d'Edgar Poe**

Une fois, par un minuit lugubre, tandis que je m'appesantissais,  
faible et fatigué, sur maint curieux et bizarre volume de savoir oublié  
- tandis que je dodelinais la tête, somnolant presque : soudain se fit  
un heurt, comme de quelqu'un frappant doucement, frappant  
à la porte de ma chambre - cela seul et rien de plus.

Ah ! distinctement je me souviens que c'était en le glacial Décembre :  
et chaque tison, mourant isolé, ouvrait son spectre sur le sol.  
Ardemment je souhaitais le jour - vainement j'avais cherché d'emprunter  
à mes livres un sursis au chagrin - au chagrin de la Lénore perdue  
- de la rare et rayonnante jeune fille que les anges nomment Lénore :  
- de nom pour elle ici, non, jamais plus !

Et de la soie l'incertain et triste bruissement en chaque rideau purpural  
me traversait - m'emplissait de fantastiques terreurs pas senties encore :  
si bien que, pour calmer le battement de mon coeur, je demeurais maintenant  
à répéter " C'est quelque visiteur qui sollicite l'entrée, à la porte de ma chambre  
- quelque visiteur qui sollicite l'entrée, à la porte de ma chambre ;  
c'est cela et rien de plus. "

Mon âme devint subitement plus forte et, n'hésitant davantage " Monsieur,  
dis-je, ou Madame, j'implore véritablement votre pardon ;  
mais le fait est que je somnolais et vous vîntes si doucement frapper,  
et si faiblement vous vîntes heurter, heurter à la porte de ma chambre,  
que j'étais à peine sûr de vous avoir entendu. " - Ici j'ouvris, grande, la porte :  
les ténèbres et rien de plus.

## par la chambre de Geneviève

*M : Papa aime beaucoup Edgard Poe. Vous savez qu'il était professeur d'anglais.*

*Le professorat n'était pas sa cup of tea. Il disait lui-même :*

Je suis peu respecté, et même, parfois, accablé de papier mâché et de huées. Quand ce n'est pas de «pierres lancées».

*Il revient de ses cours «hébété».*

*Un inspecteur de l'instruction publique a écrit ce rapport :*

Monsieur Mallarmé est fort jeune, et par conséquent inexpérimenté. Il entre dans trop de détails de grammaire; il ne fait pas assez de version; il ne fait apprendre ni assez de mots ni assez de locutions. Avec les uns, il fait faire trop d'exercices de grammaire à l'exclusion des exercices pratiques; avec les autres, trop de ceux-ci aux dépens des autres.

\*\*\*

« Bonté, tendresse, ces mots si souvent pris en acception banale ou vague me semblent créés pour lui. (...) Il vivait son rêve, mais il n'était étranger à rien de ce qui fait le charme de la vie. C'était l'être le plus présent, le plus à cœur avec les siens, avec ses amis préférés. (...) Pour moi, c'était le camarade aîné, fraternel, gai – si gentil. »

« L'amitié fut (...) un des grands plaisirs de sa vie. Personne ne la pratique mieux que lui, avec plus de délicatesse et de grâce. Je ne sais pas s'il ne mettait pas quelque coquetterie à y être parfait et impeccable. »

**au salon**

**L** : Il est là, au milieu de nous. Ceux qui fréquentèrent l'humble logis de la rue de Rome (à Paris) le revoient (ici à Valvins) tel qu'il était chaque mardi soir, debout près du poêle de faïence où il s'accoudait, accueillant chaque nouveau venu avec une affabilité qui n'était jamais banale, tant sa façon de plaire était à la fois ingénieuse, élégante et naturelle. On croit l'entendre encore parler : ses propos bien que délicats et nuancés, n'ont rien d'abord qui frappe. Mais, soudain, une phrase, souvent quelconque, d'un de ses disciples, lui fournit la matière d'un de ces développements où il excelle. Et le voilà parti : c'est, sur un ton bas, presque de confiance, avec des mots très simples, mais auxquels l'imprévu de leur juxtaposition et l'ellipse de la phrase donnent toute leur valeur, une étincelante causerie pleine de sous-entendus qu'indique un imperceptible sourire, et dont l'oeil bleu, tour à tour perçant et doux, souligne les brusques envolées.

**M** : Ce fut Mallarmé lui-même qui vint nous ouvrir et, après une antichambre exigüe, nous introduisit dans une pièce tenant lieu tout ensemble de salon et de salle à manger. Il y avait, dans une niche d'angle, un poêle de faïence, quelques meubles de noyer, et une "suspension" au-dessus d'une table centrale où était posé un bol chinois plein de tabac. Aux murs, quelques très belles choses : un paysage de rivière de Claude Monet, une esquisse d'Edouard Manet représentant Hamlet et le Spectre sur la terrasse d'Elseneur, une eau-forte de Whistler, le petit portrait de Mallarmé par Manet qui est maintenant au musée du Louvre, une aquarelle de Berthe Morisot, et un pastel de fleurs d'Odilon Redon. Tout cela passait pour n'avoir pas plus de valeur que des cadeaux de barioliers à un semi-dément. Sur un vaisselier, il y avait un plâtre de Rodin représentant une nymphe nue saisie par un faune, et une bûche de bois orangée où Paul Gauguin avait sculpté un profil de Maori dont Mallarmé, pour me taquiner, affirmait qu'il me ressemblait. Voilà tout le décor du cénacle, du fameux cénacle tant bafoué d'où devaient sortir plusieurs écrivains illustres.

**L** : *Le 23 mai 1891, Mallarmé est déjà à Valvins. Il ne rentrera à Paris que le 30 septembre.*

## **Mardi 13 octobre 1891**

*C'est le premier Mardi de la saison. C'est aussi le premier Mardi auquel assiste Paul Valéry qui avait visité la rue de Rome pour la première fois le samedi 10 octobre avec Pierre Louÿs. Rentré chez lui, Valéry s'empresse de noter ses impressions :*

Samedi X octobre [18]91. A 9 h. chez Mallarmé - Il ouvre lui-même, \_ petit \_ l'impression d'un bourgeois tranquille et fatigué de 49 ans - Sous la lampe très faible la mère et la fille *brodent*. Rose sur le mur - à l'angle d'un haut poêle en faïence. La pipe. Lui, un fauteuil à bascule. C'est d'abord calme - (la fille est antique - charmante - un peu étrange - tête presque empire) puis la mise en train se perçoit. D'abord - province, félibres - Yeux mis-clos - parole morte - très basse puis soudain grand yeux - et haute phrase avec des aspirations - Cet homme devient savant sans une hésitation (j'aime à voir que j'ai pensé déjà - *hier* - tout ce qu'il dit) - puis épique puis tragique - Il parle beaucoup de Villiers mourant - qui avait envie d'intituler son oeuvre *Devoir Français*.

Je fais tourner la conversation sur tous les sujets - De Ghil on part sur les couleurs des mots - il voit a vermillon, u bleu-vert (moi aussi), o noir etc.

**M** : *Paul Valéry a également laissé ces notes sur son premier Mardi :*

Chez Mallarmé Mardi -

Quillard puis Thorel, très vagues.

M[allarmé] sur Villiers, voulant concilier Hegel et le catholicisme à 20 ans - Mort de Villiers - Sa lutte avec Dieu. Il se sentait un penseur hors ligne, une force de Dieu. Sa confiance en les remèdes. La nuit des blasphèmes. Il avait, sa vie durant, la foi du curé de campagne unie à l'hégélianisme.

Sur Rimbaud : il est colon en Algérie, dit-on, après avoir vendu des boeufs en l'Inde. "Me faisait l'effet d'une blanchisseuse aux mains pleines d'engelures". Son histoire avec Banville qui le logea chez lui. Tout nu sur la fenêtre. -

## FRISSON D'HIVER (*Divagations*)

Cette pendule de Saxe, qui retarde et sonne treize heures parmi ses fleurs et ses dieux, à qui a-t-elle été ? Pense qu'elle est venue de Saxe par les longues diligences autrefois.

(De singulières ombres pendent aux vitres usées.)

Et ta glace de Venise, profonde comme une froide fontaine, en un rivage de guivres dédorées, qui s'y est miré ? Ah ! je suis sûr que plus d'une femme a baigné dans cette eau le péché de sa beauté ; et peut-être verrais-je un fantôme nu si je regardais longtemps.

**M** : — Vilain, tu dis souvent de méchantes choses.

(Je vois des toiles d'araignées au haut des grandes croisées.)

Notre bahut encore est très vieux : contemple comme ce feu rougit son triste bois ; les rideaux amortis ont son âge, et la tapisserie des fauteuils dénués de fard, et les anciennes gravures des murs, et toutes nos vieilleries ? Est-ce qu'il ne te semble pas, même, que les bengalis et l'oiseau bleu ont déteint avec le temps ?

(Ne songe pas aux toiles d'araignées qui tremblent au haut des grandes croisées.)

Tu aimes tout cela et voilà pourquoi je puis vivre auprès de toi. N'as-tu pas désiré, ma sœur au regard de jadis, qu'en un de mes poèmes apparussent ces mots « la grâce de choses fanées » ? Les objets neufs te déplaisent ; à toi aussi, ils font peur avec leur hardiesse criarde, et tu te sentiras le besoin de les user, ce qui est bien difficile à faire pour ceux qui ne goûtent pas l'action.

Viens, ferme ton vieil almanach allemand, que tu lis avec attention, bien qu'il ait paru il y a plus de cent ans et que les rois qu'il annonce soient tous morts, et, sur l'antique tapis couché, la tête appuyée parmi tes genoux charitables dans ta robe pâlie, ô calme enfant, je te parlerai pendant des heures ; il n'y a plus de champs et les rues sont vides, je te parlerai de nos meubles... Tu es distraite ?

**M** : (Ces toiles d'araignées grelottent au haut des grandes croisées.)

## INVITATION

*L : « Le 1<sup>er</sup> Mardi soir (après huit heures) qu'il vous sera loisible de vous égarer rue de Rome, montez donc fumer une cigarette et causer, au 89. J'y suis toujours pour quelques jeunes et vieux amis. » « (...) Venez donc causer un peu, de vous, de tout. »*

**LES MARDIS RECONSTITUÉS****L : Mardi 3 mai 1887 - Carte-télégramme à Henri de Régnier**

“Malgré Lohengrin, je suis à la maison ce soir, mon cher ami, et si vous aviez l'intention de venir, vous me trouverez content de vous voir.”

**M : Mardi 10 janvier 1888 - Henri de Régnier**

*Chez Mallarmé. Il me parle d'un projet de conférence, où il expliquerait son livre à 24 personnes, 12 hommes et 12 femmes. Il arrive sur l'estrade comme un passant, avec un signe d'étonnement qu'il n'y ait pas de piano et il sort le livre blanc et se propose de le faire.*

**L : Mardi 23 octobre 1888 - Henri de Régnier**

*Il s'agit du premier Mardi de la nouvelle saison.*

*Chez Mallarmé se présente, en habit, un jeune Brésilien qui a des faveurs d'ouïes spéciales et pour qui les mots et les syllabes se font couleurs. Et, en une discussion courtoise, quoique montrant une assez ostensible méfiance contre ces théories, Mallarmé avoue que les syllabes lui représentent certaines couleurs - lui dit : "Quand une mère dit à son enfant : Voilà le loup ! elle évoque quelques chose de noir, la nuit, le bruit du vent. Et quand, à deux enfants, elle donne les noms de Bill et de Coco, ce n'est pas au hasard, et ces désignations répondent à certaines couleurs de teint ou de chevelure.*

**M : Mardi de mars 1889 - Henri de Régnier**

*L'autre soir, j'ai entendu de Mallarmé les plus belles choses qu'il ait dites sur le théâtre et sur la danse, et je les note un peu au hasard, presque pieusement, car c'est un peu un devoir de recueillir ce qu'a dit cet homme dont l'irrécusable génie revit peut être seulement en quelques amicales et fidèles mémoires :*

“Le théâtre actuel est vraiment une chose singulière. On a délaissé ce trou profond et magique, ce lieu de clarté que crée la rampe et on y a fait descendre des loges, des dames et des messieurs qui viennent s'y raconter leurs petites affaires. Mais on ne devrait venir au théâtre que pour voir ce qu'on ne voit nulle part. Un seul spectacle doit y être offert à ceux à qui est due cette représentation : l'homme.”

**L : Mardi d'octobre 1889 - Henri de Régnier**

On parlait de science, de progrès et quelqu'un vanta la beauté mécanique d'un transatlantique, et alors "Oui, répondait Mallarmé, mais à quoi sert, quel est le résultat de ce travail ? que quelques Américaines puissent s'acheter leurs robes à Paris, ou que moi je puisse aller en Amérique... mais n'éprouverais-je pas des sensations mille fois supérieures en allant, à un quart d'heure de chez moi, chez une femme que j'aime !" Et il exalte au dessus des découvertes modernes l'homme du Moyen Âge, l'homme de l'époque où l'on tira de la nature des fois merveilleuses.

**M : Mardi 24 juin 1890**

*Pierre Louys assiste pour la première fois à un Mardi. le surlendemain, il écrit en se vantant de son succès à son ami Gide :*

Il m'a invité à venir passer la soirée chez lui mardi dans un petit cercle absolument intime composé de Henri de Régnier, Marius André, les deux ou trois grands lamas de *la Wallonie*, Mademoiselle Mallarmé, mon ami Tausserat et mon ami Rodolphe Darzens. Te dire ce qui s'est passé dans ce cénacle, c'est peut être inutile ou tout au moins inopportun.

**L : Journal intime de Pierre Louys :**

"Régnier était là, et quelques autres parmi lesquels Tausserat. Mallarmé pontifie d'une façon insupportable. Régnier a une tête en mâchoire de cheval. Tous me déplaisent. J'allais sortir très désappointé quand un jeune homme est entré, avec les yeux clairs, des paupières rouges, des joues pâles, épaules carrées, grand et maigre, corps, silhouette de poitrinaire. Au bout de quelques temps, en le voyant parler à Mallarmé avec une jeunesse, une animation extraordinaires, je demande à Tausserat : Qui est-ce ? \_ Darzens.\_ Comment, c'est Darzens ? Et me voilà enchanté. Il me ravissait celui-là."

**M : Mardi 15 juillet 1890**

*Pierre Louÿs assiste à ce Mardi mais est encore fort déçu par ce qu'il trouve à en juger par la lettre qu'il envoie le lendemain à son ami Paul Valéry : (...) et savez-vous que certains (écrivains), à commencer par Mallarmé, pontifient d'une façon absolument insupportable et pionnesque ? Autant j'ai de plaisir à lire leurs oeuvres, autant j'en ai peu à voir leurs personnes. Et si vous saviez comme ils sont ignorants. L'autre jour, pour vous citer un fait entre mille, on parlait Ruskin chez Mallarmé ; ils étaient là tous réunis, pas un, même pas le chef, n'avait lu *une ligne* de Ruskin ; Mallarmé était le seul à savoir *le titre* d'un de ses ouvrages, et pas un, encore une fois, même pas lui, n'a pu dire si Ruskin était mort ou vivant ! Et Mallarmé est *professeur d'anglais à Condorcet* ! ! Et cela se passait devant Henri de Régnier, le plus exquis des préraphaélites français ; s'il y a un livre qui devait être sa bible, c'est bien les *Modern Painters* de Ruskin. J'étais renversé"*

**L : Mardi 14 octobre 1890 - Pierre Louÿs**

Mallarmé est un homme charmant. J'avais rendez vous avec lui avant hier. Il m'avait écrit d'arriver "un peu avant tout le monde", parce que j'avais à lui parler, lui disais-je. C'était le sonnet de Valéry que je voulais montrer. Mais personne n'est venu et nous avons causé près d'une heure et demie sans être dérangé.

Il a un charme presque féminin, silencieux, isolé. Il parle bas, dit peu de mots, mais fait un sort à toutes ses phrases ; le premier jour, cela m'avait crispé ; maintenant, après l'avoir vu cinq fois, je m'y habitue, il est si peu encombrant. Et puis il parle très bien ; non seulement c'est un grand poète, mais c'est un homme très intelligent, et cela ne s'accorde pas toujours. Les éloges qu'il a faits au sonnet de Valéry, les critiques qu'il a formulées sur ma quinzaine "O flore, ô nuit des eaux !" tout cela était très justement dit. Il prétend que l'apostrophe ne doit jamais commencer une pièce, mais éclater après un développement, il a parfaitement raison.

Ce qu'il y a d'exquis, c'est de l'entendre parler des autres. Jamais il ne dit de mal de personne. Pauvre homme ! Comme on le lui rend ! Nous avons parlé art. Il m'a dit à peu près ceci : "Pour justifier la direction de ma vie, je cherche toujours la littérature dans l'art, et j'ai la même impression devant un tableau que devant un sonnet où serait traité le même sujet." Il a dans sa salle à manger le *Hamlet* de Manet et un paysage de Claude Monet qui est pour lui le plus grand peintre vivant. Il dit être heureux de ne pas savoir de musique, et que cela lui permet de mieux comprendre Wagner. Il croit que nous touchons à une période absolue pour tous les arts, où chacun aura dit son dernier mot.

**M : Mardi 2 février 1891**

Mallarmé se comparait un jour à quelqu'un qui marcherait parmi les heurts d'une foule avec, à la main, un verre plein d'une eau précieuse et se garderait perpétuellement de la répandre.

**L : Mardi 24 mars 1891**

*Pierre Louÿs et André Gide se revoient chez Mallarmé ce soir-là, selon l'agenda inédit de Gide. nous n'avons aucune autre précision sur ce Mardi.*

**M : Mardi 1er mars 1892**

Mallarmé parle de son chat d'une façon charmante : "A mesure que Lilith prend de l'âge, elle prend une figure plus humaine, ses yeux sont inouïs, et c'est mélancolique de voir ce beau regard ramper tout à coup et disparaître sous un meuble." Et il ajoute : "C'est étonnant combien ces êtres sont faits pour emmagasiner la caresse. Ils en ont la forme même, avec le plaisir de la prolonger en s'amincissant, sur la queue, comme sur une chevelure ..."

“C’était un très bon petit chat  
Rieur, à la prunelle bleue  
Il ne voulait pas qu’on marchât  
Trop fort sur le bout de sa queue”

**L : Mardi 10 janvier 1893 - Henri de Régnier**

Rien n'égale le charme de la parole de Mallarmé. Est-ce le tour des phrases, le choix des mots, l'un élégant, l'autre d'une justesse savante, l'accent indicatif et précis, la voix mélodieuse et sans rature ? L'autre soir il parlait de l'idéalisme : "Oui, disait-il, il y a un au-delà. Les siècles l'ont placé par une sorte d'assez faible tricherie, en dehors de l'homme en des survies plus ou moins ingénieuses : puis l'autre erreur a eu lieu de borner l'homme à sa vie. La vérité est que pour l'homme l'au-delà est en lui-même, l'au-delà est la connaissance du monde. Il y a à la surface de la terre une aristocratie qui a cette connaissance : ce sont des héros. L'homme est le héros. L'acquisition de cette connaissance je l'appelle la littérature, le vrai nom serait la musique : c'est percevoir des rapports ; recréer une représentation ordonnée des choses, s'élever jusqu'à l'Idée. Dès qu'il y a littérature, il y a idéalisme."

Mais qu'est ce que je transcris auprès de ce qu'il disait. Et il ajoutait : "Le costume moderne est une étonnante caricature de l'homme, ainsi chaque homme porte sur sa tête son au delà, égalitaire et le même pour tous, c'est le chapeau à haute forme. (...) L'homme avec ses membres a un air de racine noueuse et mal en équilibre, retournez-le et le voici à l'aise et d'aplomb dans le pot de son chapeau."

**M : Mardi 28 février 1893**

Parlant des devoirs du poète et disant qu'en somme les sentiments dont il doit s'occuper sont transposés au-dessus de l'humanité (exemple la gloire), extraordinaires, monstrueux, il [Mallarmé] raconte que Rodin, venu le voir, lui dit un jour : "Mais vous êtes un monstre." " Je l'espère bien", répondit le Maître, et sa figure nous le contant, prend une expression juvénile et joyeuse qui n'est pas de la terre.

**L : Mardi 23 mai 1893**

Ce Mardi est annulé, Mallarmé étant à Valvins : Je compte essuyer mon reste de fièvre au feuillage."

**M : Mardi 13 février 1894**

Mallarmé répète souvent : "dans quatre pages on peut tout dire : dans quatre pages j'expliquerais le monde".

**L : Mardi 27 mars 1894**

"J'écrirai quelque chose sur la voile. Elle est un signe instructif. Quand je suis à rêver sur la rivière, étendu dans mon bateau, elle est vraiment la page blanche sur quoi l'on écrit. Elle est aussi toute la philosophie. Elle veut dire l'identité des contraires, car c'est à gauche qu'on incline pour aller à droite, et réciproquement."

**M : Mardi 1er mai 1894**

Mallarmé dit : "Il n'y a qu'un homme qui ait le droit d'être anarchiste, Moi, le Poète, puisque seul je fabrique un produit dont la société ne veut pas, en échange duquel elle ne me donne pas de quoi vivre. »

**L : Mardi 8 mai 1894**

Mallarmé s'étonne que les jeunes gens soient anarchistes, de ce goût chez eux pour des manifestations grossières, de cette condescendance à des moyens brutaux de la part de gens qui ont à leur disposition des moyens supérieurs de protestation comme le livre. Il ajoute qu'il n'y a pas lieu d'être anarchistes tant qu'on permettra d'écrire et, quelqu'un objectant des lois restrictives, il répond que savoir écrire c'est savoir tout dire malgré tout, et que le tyran oblige à la seule chose intéressante, l'allusion ou la périphrase.

**M : Mardi 15 mai 1894**

“Ami, Régnier, j'ai, dans mon étourderie notoire, omis de vous dire que je ne serai pas à la maison le Mardi soir de la Pentecôte, demain ; si vous voyez quelqu'un, notamment Griffin, Herold ou Valéry, prévenez-les d'un mot, merci”.

*L : Après un séjour à Valvins prolongé cette année-là par la maladie de sa femme, Mallarmé rentrera à Paris le 22 octobre 1894.*

**Mardi 15 janvier 1895**

Mallarmé a en haine le mot *poésie*, employé à tort et à travers, et si au hasard qu'il est désormais dépourvu de signification. Dire : ce paysage est plein de poésie, cette robe, etc... ; d'autre part, la poésie de tel auteur... Il faut, lorsqu'on exprime cette sorte d'atmosphère supérieure, spéciale, créée par les âges et accrue sans cesse par les imaginations dire : *fiction* - et *vers*, le vers, pour exprimer le moyen scriptural par lequel se crée ou se développe la fiction.

Le mot *poète* lui est désagréable tout autant, car il rêve un art éternel et d'accroissement continu, existant parce qu'il existe, en dehors des efforts vains de l'homme, et d'où l'homme disparaît. Il n'y a pas un monsieur qui toute sa vie est un poète ; on a été poète le jour, à l'heure où l'on a peut être contribué à accroître l'atmosphère supérieure dont j'ai parlé. On est de profession, jamais un poète, mais simplement un littérateur.

**M : Mardi 12 février 1895**

Hier, beau Mallarmé.

Il dit, en parlant des navires, que l'hélice n'est pas cette machine qu'elle paraît et qui pousserait le navire. Non, c'est une trompeuse, une incitatrice, très élégante et séductrice. Elle s'agite avec grâce, et le navire ne part pas encore. Mais l'eau par ses grâces est attirée, entraînée ; elle vient, afflue autour d'elle, et, tombant dans le piège offert, pousse le navire et le porte.

**L : Mardi 2 février 1897**

Sur l'initiative de Paul Valéry et d'André Gide, les Mardistes ont invité Mallarmé à un dîner au restaurant "Le Père Lathuille" pour fêter les Mardis et un peu aussi pour manifester leur solidarité étant donné les attaques récentes subies par Mallarmé dans la presse. (*Critique du journal Le Temps : Prenez des mots, jetez-les sur le papier dans l'ordre ou plutôt le désordre où ils viennent et vous ferez autant, s'il vous prend la fantaisie de mystifier votre monde.* )

Ce soir-là, trente-six convives seront réunis et Mallarmé prononcera le toast suivant :

“Messieurs, aux chers visages,

Sans phrases, je vous remercie ému, tout ce que je dirais flotte ici, d'avoir, maintenant, par une inversion spirituelle et jeune, fait de moi l'invité si vous passez les hôtes ; ou et rassemblé avec votre nombre, dans ce Mardi, ma joie de soirs successifs de mainte année - vous avez, même convié d'illustres camarades, vos aînés, pensant que sans eux, voulez-vous, cet honneur me revient, que je prononce des noms, ceux d'absents lointains, sentis proches comme Whistler, puis de Verhaeren, Maeterlinck, Charles Morice, Pierre Louÿs et, aussi bien, en Chine, du présent Paul Claudel.

Je bois au bonheur de chacun.”

**M :** *En réalité la soirée a provoqué de fâcheux contretemps et des jalousies parmi les Mardistes - plusieurs n'ont pas été invités, d'autres ont refusé d'y assister. Paul Valéry, un des organisateurs du banquet, a failli s'absenter. C'est seulement après avoir été exhorté par Mallarmé qu'il a décidé, à la toute dernière minute, d'y assister. Claude Debussy écrira à Pierre Louÿs qui se trouvait alors en Afrique qu'il s'était “prodigieusement ennuyé” à ce dîner. Cela dit, André Fontainas écrira à Mallarmé le lendemain de la soirée : “Je pense que vous avez été comme nous satisfait de la soirée d'hier, d'autant plus que tout à marché, me*

semble-t-il, à souhait, et que les petites susceptibilités d'avant se sont apaisées le mieux du monde, et complètement”

### **L : SALUT**

Rien, cette écume, vierge vers  
A ne désigner que la coupe ;  
Telle loin se noie une troupe  
De sirènes mainte à l'envers.

Nous naviguons, ô mes divers  
Amis, moi déjà sur la poupe  
Vous l'avant fastueux qui coupe  
Le flot de foudres et d'hivers ;

Une ivresse belle m'engage  
Sans craindre même son tangage  
De porter debout ce salut

Solitude, récif, étoile  
A n'importe ce qui valut  
Le blanc souci de notre toile.

### **M : Mardi 18 mai 1897**

*Le lendemain, 19 mai 1897 Geneviève Mallarmé écrit à son père :*

“Nul mardiste n’est venu sonner à la porte.”

### **L : Mardi 12 avril 1898**

*Dans une lettre à Frédéric-Auguste Cazals du lundi 11 avril 1898, Mallarmé annonce que ce Mardi sera le dernier de la saison : “Je pars vers la verdure à venir, parce que fatigué ; demain est mon dernier Mardi. (Corr., X, 136). Il ne pouvait pas savoir, au moment de la composition de cette lettre, que ce Mardi 12 avril 1898 serait effectivement son dernier Mardi. Il mourra à Valvins le 9 septembre 1898 suite à une légère maladie de la gorge..*

## SONNET EN X

Ses purs ongles très haut dédiant leur onyx,  
L'Angoisse, ce minuit, soutient, lampadophore,  
Maint rêve vespéral brûlé par le Phénix  
Que ne recueille pas de cinéraire amphore

Sur les crédences, au salon vide : nul ptyx  
Aboli bibelot d'inanité sonore,  
(Car le Maître est allé puiser des pleurs au Styx  
Avec ce seul objet dont le Néant s'honore.)

Mais proche la croisée au nord vacante, un or  
Agonise selon peut-être le décor  
Des licornes ruant du feu contre une nixe,

Elle, défunte nue en le miroir, encor  
Que, dans l'oubli fermé par le cadre, se fixe  
De scintillations sitôt le septuor.

“Ce ne serait pas la peine que j’eusse passé quinze ans de ma vie à composer un sonnet pour qu’un monsieur en pût saisir le sens en un quart d’heure.”

**M** : Si délectables que soient ces réunions du Mardi, Valvins constitue néanmoins ailleurs, l’inévitable lieu de ressourcement où l’authenticité du séjour brille. Mallarmé ne perd aucune occasion de s’y rendre. Avec un sac chargé de provisions, il prend le train gare de Lyon jusqu’à Fontainebleau et de là gagne la petite maison. Ce mondain occasionnel redevient en

quelques heures ce canotier anonyme qui vogue sur la Seine, voile déployée. La yole est mise à l'eau et lui donne un semblant d'aventure.

**Jardin**

« C'est agréable d'avoir un pont à côté de chez soi, c'est ma terrasse, j'y viens le soir fumer un cigare... La rivière, large, calme, semble un lac. » (Mallarmé cité par Maurice Guillemot)

« À l'instant, en fermant mes persiennes, ouï un concert où se mêlaient la chouette, un oiseau aquatique, les derniers rossignols et le chœur des grenouilles. »

**M** : Il [Mallarmé] est dans un état d'esprit qui demande un paysage abstrait : la forêt, les grands champs. Fontainebleau lui donne l'impression qu'il aime."

**Le bachot privé d'avirons...**

Le bachot privé d'avirons  
 Dort au pieu qui le cadenasse -  
 Sur l'onde nous ne nous mirons  
 Encore pour lever la nasse  
 Le fleuve sans autres émois  
 Que l'aube bleue avec paresse  
 Coule de Valvins à Samois  
 Frigidement sous la caresse  
 Ce brusque mouvement pareil  
 A secouer de quelque épaule  
 La charge obscure du sommeil  
 Que tout seul essaierait un saule  
 Est Paul Nadar debout et vert  
 Jetant l'épervier grand ouvert.

**IGITUR ou la Folie d'Elbehnon**

*Ce Conte s'adresse à l'Intelligence du lecteur qui met les choses en scène, elle-même.*

“L'heure a sonné pour moi de partir, la pureté de la glace s'établira, sans ce personnage, vision de moi — mais il emportera la lumière ! — la nuit ! Sur les meubles vacants, le Rêve a agonisé en cette fiole de verre, pureté, qui renferme la substance du Néant.”

## SHAKE HAND

« Merci et, en général, à bientôt. »

« Je vous presse (respectueusement et) cordialement la main. »

« Je vous presse la main de grand cœur. »

« Je voudrais que ce pressement de main, qui contient ma ferveur, vous accompagnât en un voyage, d'où vous rapporterez quelque vision rare. »

« Ah ! Laissez-moi vous presser la main » ou « Laissez-moi vous serrer la main. »

« Mon vieil et attentif pressement de main. »

« Permettez-moi de vous presser la main, sympathiquement et respectueusement. »

« Je vous presse donc la main, comme j'aime le faire aux rencontres ou, vous le sentez, d'une façon pensive et particulière ; affectueuse aussi. »

« Je vous presse la main de toute mon amitié » ou « Je vous serre la main avec amitié. »

« Un de ces bons serrements de main littéraires. »

« Acceptez ma poignée de main. »

« Je ne [vous] laisserai point partir sans une poignée de main. »

« Votre main, merci ! »

« Vite la main, cher ami. »

« Un bon shake hand. »<sup>1</sup>

“En somme rien ne remplacerait ces soirées chez Mallarmé où, outre la présence délicieuse et parfaite du maître de maison on a quelque chance de rencontrer une compagnie intelligente.”

**FIN**

## Reliquats :

### DIVAGATIONS

Écrire —

L'encrier, cristal comme une conscience, avec sa goutte, au fond, de ténèbres relative à ce que quelque chose soit : puis, écarte la lampe.

Tu remarqueras, on n'écrit pas, lumineusement, sur champ obscur, l'alphabet des astres, seul, ainsi s'indique, ébauché ou interrompu ; l'homme poursuit noir sur blanc.

Ce pli de sombre dentelle, qui retient l'infini, tissé par mille, chacun selon le fil ou prolongement ignoré son secret, assemble des entrelacs distants où dort un luxe à inventorier, stryge, nœud, feuillages et présenter.

Avec le rien de mystère, indispensable, qui demeure, exprimé, quelque peu.

### LA GLOIRE (*Divagations*)

La Gloire! je ne la sus qu'hier, irréfragable, et rien ne m'intéressera d'appelé par quelqu'un ainsi.

Cent affiches s'assimilant l'or incompris des jours, trahison de la lettre, ont fui, comme à tous confins de la ville, mes yeux au ras de l'horizon par un départ sur le rail traînés avant de se recueillir dans l'abstruse fierté que donne une approche de forêt en son temps d'apothéose.

Si discord parmi l'exaltation de l'heure, un cri faussa ce nom connu pour déployer la continuité de cimes tard évanouies, Fontainebleau, que je pensai, la glace du compartiment violentée, du poing aussi étreindre à la gorge l'interrupteur : Tais-toi! Ne divulgue pas du fait d'un aboi indifférent l'ombre ici insinuée dans mon esprit, aux portières de wagons battant sous un vent inspiré et égalitaire, les touristes omniprésents vomis. Une quiétude menteuse de riches bois suspend alentour quelque extraordinaire état d'illusion, que me réponds-tu ? qu'ils ont, ces voyageurs, pour ta gare aujourd'hui quitté la capitale, bon employé vociférateur par devoir et dont je n'attends, loin d'accaparer une ivresse à tous départie par les libéralités conjointes de la nature et de l'État, rien qu'un silence prolongé le temps de m'isoler de la délégation urbaine vers l'extatique torpeur de ces feuillages là-bas trop immobilisés pour qu'une crise ne les éparpille bientôt dans l'air; voici, sans attenter à ton intégrité, tiens, une monnaie.

Un uniforme inattentif m'invitant vers quelque barrière, je remets sans dire mot, au lieu du suborneur métal, mon billet.

Obéi pourtant, oui, à ne voir que l'asphalte s'étaler net de pas, car je ne peux encore imaginer qu'en ce pompeux octobre exceptionnel du million d'existences étageant leur vacuité en tant qu'une monotonie énorme de capitale dont va s'effacer ici la hantise avec le coup de sifflet sous la brume, aucun furtivement évadé que moi n'ait senti qu'il est, cet an, d'amers et lumineux sanglots, mainte indécise flottaison d'idée désertant les hasards comme des branches, tel frisson et ce qui fait penser à un automne sous les cieux.

Personne et, les bras de doute envolés comme qui porte aussi un lot d'une splendeur secrète, trop inappréciable trophée pour paraître! mais sans du coup m'élancer dans cette diurne veillée d'immortels troncs au déversement sur un d'orgueils surhumains (or ne faut-il pas qu'on en constate l'authenticité ?) ni passer le seuil où des torches consomment, dans une haute garde, tous rêves antérieurs à leur éclat répercutant en pourpre dans la nue l'universel sacre de l'intrus royal qui n'aura eu qu'à venir : j'attendis, pour l'être, que lent et repris du mouvement ordinaire, se réduisît à ses proportions d'une chimère puérole emportant du monde quelque part, le train qui m'avait là déposé seul.

Quand, au lever du rideau dans une salle de gala et tout local, apparaît ainsi qu'un flocon d'où soufflé ? furieux, la danseuse : le plancher évité par bonds ou dur aux pointes, acquiert une virginité de site pas songé, qu'isole, bâtera, fleurira la figure. Le décor gît, latent dans l'orchestre, trésor des imaginations ; pour en sortir, par éclat, selon la vue que dispense la représentante çà et là de l'idée à la rampe. Or cette transition de sonorités aux tissus (y a-t-il, mieux, à une gaze ressemblant que la Musique !) est, uniquement, le sortilège qu'opère la Loïe Fuller, par instinct, avec l'exagération, les retraits, de jupe ou d'aile, instituant un lieu. L'enchanteresse fait l'ambiance, la tire de soi et l'y rentre, par un silence palpitant de crêpes de Chine. Tout à l'heure va disparaître comme dans ce cas une imbécillité, la traditionnelle plantation de décors permanents ou stables en opposition avec la mobilité chorégraphique. Châssis opaques, carton cette intrusion, au rancart ! voici rendue au Ballet l'atmosphère ou rien, visions sitôt éparses que sues, leur évocation limpide. La scène libre, au gré de fictions, exhalée du jeu d'un voile avec attitudes et gestes, devient le très pur résultat.

Si tels changements, à un genre exempt de quelque accessoire sauf la présence humaine, importés par cette création : on rêve de scruter le principe.

À quoi bon la merveille de transposer un fait de nature en sa presque disparition vibratoire selon le jeu de la parole, cependant ; si ce n'est pour qu'en émane, sans la gêne d'un proche ou concret rappel, la notion pure.

Je dis : une fleur ! et, hors de l'oubli où ma voix relègue aucun contour, en tant que quelque chose d'autre que les calices sus, musicalement se lève, idée même et suave, l'absente de tous bouquets.

## **CRISE DE VERS**

Parler n'a trait à la réalité des choses que commercialement : en littérature, cela se contente d'y faire une allusion ou de distraire leur qualité qu'incorporera quelque idée.

À cette condition s'élançait le chant, qu'une joie allégée.

Cette visée, je la dis Transposition — Structure, une autre.

L'œuvre pure implique la disparition élocutoire du poète, qui cède l'initiative aux mots, par le heurt de leur inégalité mobilisés ; ils s'allument de reflets réciproques comme une virtuelle traînée de feux sur des pierreries, remplaçant la respiration perceptible en l'ancien souffle lyrique ou la direction personnelle enthousiaste de la phrase.

### **Mardi 24 avril 1894**

*Pierre Louÿs invite Paul Valéry à dîner avec lui avant d'aller ensuite chez "notre Larmé à tous."*<sup>4</sup>

### **Mallarmé par Henri de Régnier**

**(ce texte je pense qu'il faut le remonter au salon ou à la rigueur dans la salle du bas)**

« Sur la toile de Manet [qui date de 1876], les traits se sont accusés, la moustache est devenue plus fournie et plus épaisse, le corps s'est amaigri. Nous sommes en présence d'un être plus nerveux, déjà ravagé par la vie et le rêve. (...) Quand j'ai connu Mallarmé en

1886, le Mallarmé vu par Manet ne rappelait que bien lointainement l'hôte délicieux de la rue de Rome. (...) Une dizaine d'années avait passé depuis l'époque où il posait dans l'atelier de Manet et le temps avait fait son œuvre. À la forte moustache s'était ajoutée une barbe finement taillée en pointe, une barbe grisonnante comme la chevelure qui poussait drument au-dessus d'un front solide et pur. (...) Sous des sourcils touffus et presque broussailleux, l'œil avait conservé sa douceur, mais on y lisait la fatigue des longues recherches et des persistantes insomnies. Sur le noble et beau visage, l'âge avait çà et là promené sa griffe. L'expression de bonté en était parfois malicieuse, d'une malice qu'éclairait parfois la grâce d'un sourire. Avec son veston de gros drap, sur lequel flottait une lavallière d'étoffe noire, avec ses gestes rares et précis, Mallarmé donnait une saisissante impression de dignité, de politesse, d'élégance, impression que complétait le timbre harmonieux de sa voix à la fois persuasive et méticuleuse, aux inflexions sinueuses et musicales. »

### LE DÉMON DE L'ANALOGIE

Des paroles inconnues chantèrent-elles sur vos lèvres, lambeaux maudits d'une phrase absurde ?

Je sortis de mon appartement avec la sensation propre d'une aile glissant sur les cordes d'un instrument, traînante et légère, que remplaça une voix prononçant les mots sur un ton descendant : « La Pénultième est morte », de façon que

*La Pénultième*

finit le vers et

*Est morte*

se détacha de la suspension fatidique plus inutilement en le vide de signification. Je fis des pas dans la rue et reconnus en le son *nul* la corde tendue de l'instrument de musique, qui était oublié et que le glorieux Souvenir certainement venait de visiter de son aile ou d'une palme et, le doigt sur l'artifice du mystère, je souris et implorai de vœux intellectuels une spéculation différente. La phrase revint, virtuelle, dégagee d'une chute antérieure de plume ou de rameau, dorénavant à travers la voix entendue, jusqu'à ce qu'enfin elle s'articula seule, vivant de sa personnalité. J'allais (ne me contentant plus d'une perception) la lisant en fin de vers, et, une fois, comme un essai, l'adaptant à mon parler ; bientôt la prononçant avec un silence après « Pénultième » dans lequel je trouvais une pénible jouissance : « La Pénultième » puis la corde de l'instrument, si tendue en l'oubli sur le son *nul*, cassait sans doute et j'ajoutais en matière d'oraison : « Est morte. » Je ne discontinuai pas de tenter un retour à des pensées de prédilection, alléguant, pour me calmer, que, certes, pénultième est

le terme du lexique qui signifie l'avant-dernière syllabe des vocables, et son apparition, le reste mal abjuré d'un labeur de linguistique par lequel quotidiennement sanglote de s'interrompre ma noble faculté poétique : la sonorité même et l'air de mensonge assumé par la hâte de la facile affirmation étaient une cause de tourment. Harcelé, je résolus de laisser les mots de triste nature errer eux-mêmes sur ma bouche, et j'allai murmurant avec l'intonation susceptible de condoléance : « La Pénultième est morte, elle est morte, bien morte, la désespérée Pénultième », croyant par là satisfaire l'inquiétude, et non sans le secret espoir de l'ensevelir en l'amplification de la psalmodie quand, effroi ! — d'une magie aisément déductible et nerveuse — je sentis que j'avais, ma main réfléchie par un vitrage de boutique y faisant le geste d'une caresse qui descend sur quelque chose, la voix même (la première, qui indubitablement avait été l'unique).

Mais où s'installe l'irrécusable intervention du surnaturel, et le commencement de l'angoisse sous laquelle agonise mon esprit naguère seigneur c'est quand je vis, levant les yeux, dans la rue des antiquaires instinctivement suivie, que j'étais devant la boutique d'un luthier vendeur de vieux instruments pendus au mur, et, à terre, des palmes jaunes et les ailes enfouies en l'ombre, d'oiseaux anciens. Je m'enfuis, bizarre, personne condamnée à porter probablement le deuil de l'inexplicable Pénultième.